

Découvertes

Cinéma

Bienvenue chez "Les Barons"

► Le Bruxellois Nabil Ben Yadir ravit le Festival de Namur avec "Les Barons".

► Une comédie ravageuse et inventive, 100% "beur belge". Réjouissant!

Entretien Alain Lorfèvre

Le 24^e Festival du film francophone de Namur ne s'est pas trompé en programmant en film d'ouverture "Les Barons" de Nabil Ben Yadir. A ceux qui reprochent souvent au cinéma belge d'être déprimant, voilà, après "El dorado", un nouveau démenti cinglant. Et si ce dernier mettait en lumière les paysages de la Wallonie, "Les Barons" montre Bruxelles sous des angles inédits. Celui d'une ville cinégénique dans son quotidien, d'abord. Celui de la communauté musulmane, ensuite.

Mais attention aux clichés: Nabil Ben Yadir évite les pièges du communautarisme, angélique ou vindicatif. "Les Barons" n'est ni un film ghetto, ni social, ni politique. C'est une comédie, sans complexe, bourrée de bons mots (et de vanes pourries) et d'idées visuelles. C'est une œuvre originale, qui n'use d'aucune recette, si ce n'est celle que s'invente son auteur dans un mélange qu'on serait tenté de qualifier de "100% beur belge". Dans quelle autre cinématographie entendrait-on cet échange entre un usager juif et un agent musulman de la Stib: "Bonjour, vous prenez le métro parce que le temps est maussade?" "Donnez-moi mon ticket! Le client est roi..." "Oui, mais on est en Belgique: le roi n'a pas de pouvoir..."

"Les Barons", ce sont trois glandeurs professionnels. Question de survie: on

naît tous avec un quota de pas. Donc moins on s'agite, plus vieux on vivra. Et Hassan, Mounir et Aziz entendent bien glander vieux. Mais la vie dans le quartier, entre potes, famille et tours en BM(W), à bientôt 30 ans, Hassan n'en peut plus. Lui, il rêve de faire rire, de monter sur scène pour donner la banane. Mais clown, dans sa famille, dans son quartier, ce n'est pas un métier, ça ne se fait pas, c'est aussi tabou que de draguer la sœur de son pote.

"Les Barons" fait le même effet que "C'est arrivé près de chez vous" et "Toto le Héros": on se prend dans les yeux un plaisir de cinéma qui crève l'écran. Nabil Ben Yadir s'est décarcassé pour le réaliser depuis le Molenbeek où il a grandi - le "quartier", comme il dit. L'histoire d'Aziz, orienté en études techniques malgré d'autres rêves et aptitudes, il a connu. Les petits matins au volant d'un bus de la Stib, comme Hassan, aussi. Mais dès 1998, il suit des stages d'écriture de scénario - et commence bientôt à plancher sur une première mouture de ce qui deviendra "Les Barons".

"L'envie de cinéma, ça vient de ma mère, nous confiait le réalisateur vendredi, rien stressé avant la première de son film. Ma mère m'a fait grandir avec les films d'Alfred Hitchcock et de Bollywood: ça, c'était des films où on ne voyait jamais de scènes osées, donc on pouvait regarder ça en famille, pas besoin de télécommande au cas où. Après, il y avait les films de Louis de Funès, aussi. Toutes les grosses comédies populaires. Contrairement à ce qu'on peut imaginer, un mec comme Louis de Funès nous a fait grandir dans les quartiers."

Hassan, c'est Nabil Ben Yadir. Ils partagent le même humour: direct, ravageur. La tchatche de l'un est portée par la maestria narrative de l'autre. "Hassan, c'est moi; et Mounir, c'est ce que j'étais. Raconter ses histoires de potes et



Les Barons et leur BM. Et comment ils se la paient, hein, ma bonne dame ? Réponse à l'écran.

ses histoires de quartier, c'est tabou, ça ne se fait pas. Le quartier, le trottoir, le macadam essaient de retenir Hassan. Mounir lui dit que s'il part, il ne pourra plus revenir."

Ce débat, crucial, est propre à tout milieu, à toute culture - l'épanouissement individuel passe parfois par le conflit ne fût-ce que temporaire - avec ses liens. Nabil Ben Yadir n'élude pas d'autres questions propres à son milieu. Mais sans se prendre la tête. Plutôt

en se tenant les côtes, plié en deux. "J'en fais du cinéma, comme dans les comédies anglaises. Je n'en fais pas un film social, en vidéo, à l'arraché, avec des vrais mecs de la rue, pas des comédiens comme on serait supposé devoir le faire. Alors que des comédiens, il y en a chez nous, parce qu'on fait aussi du cinéma. Le 35 mm et le scope, ça magnifie le quartier et Bruxelles. Mais c'est vrai, aussi, que le quartier a peur de la caméra. Parce que quand la caméra vient, généralement, ce n'est pas pour dire que tout va bien."



ENTRETIEN ET LOUP

Les premières versions des "Barons" voulaient déjà montrer une autre réalité du "quartier", mais sur un ton plus dramatique. "Le côté trop communautaire ou social, dans le sens dramatique du terme, a fini par me pomper. Quand je parlais du film, on me disait toujours: Ah, super. Tu fais un film sur l'intégration... J'en ai eu marre. J'ai voulu prendre le contre-pied. J'ai réalisé que la question que je me posais n'était plus d'où je viens, mais où vais-je?, comme Hassan. C'est un mec qui a envie de monter

sur scène. Moi, pendant l'écriture, j'étais un mec qui avait envie de faire un film. Le film parle de ce désir. Dans "Les Barons", je ne montre aucun slic. Alors que dans mon premier scénario, c'en était truffé. Rire de nous, c'est un grand pas." Hé oui, Nabil n'est plus un baron...

"Les Barons" sortira en salle le 4 novembre. Gageons que d'ici là le buzz - pardon: le téléphone arabe - fonctionnera. D'ailleurs, ça a déjà commencé sur Facebook. Yallah!